

Pionnières du féminisme et du syndicalisme : Léa Roback et Madeleine Parent

Dossier thématique réalisé par la Cinémathèque québécoise, en collaboration avec le RéQEF, 2023.

Ces transcriptions sont tirées des chutes de tournage du film *Des lumières dans la grande noirceur* (1991) réalisé par Sophie Bissonnette

La vie d'une militante syndicale: Rose Pesotta et Léa Roback (années 1930)

Sophie Bissonnette : J'aimerais ça, Léa, qu'on parle un petit peu plus de Rose Pesotta parce que ça a vraiment été une grande organisatrice syndicale.

Léa Roback: Oh oui !

SB : Et une des choses qui me frappe dans la vie de Rose, c'est que ça ne va pas être facile, un peu comme vous, d'être une femme organisatrice dans un syndicat?

LR : À cette époque-là, aux États-Unis, il y avait un début, il y avait un début important... parce que.... Vous savez ce qui a réveillé les femmes? Et quand il y avait le grand feu, tout près de *Times Square* qui a brûlé [l'incendie de l'usine Triangle Shirtwaist], que des jeunes femmes ont perdu leur vie, là, ça a ouvert les yeux. Elles ont pris la rue. Elles ont manifesté. Et là, il y en avait qui n'étaient pas payées par le syndicat, mais qui sont sorties puis ont dit : « On va aller organiser ». Et Rose Pesotta, elle des personnes pensaient que c'était une Espagnole, c'était une juive ukrainienne. Alors, c'était quoi le nom de Pesotta? Ça aurait pu être n'importe quoi.

Rose, elle, c'était une femme instruite aussi, vous savez. Elle est allée à cette université où on avait des travailleuses qui allaient pour une formation. C'est une histoire ça fantastique! Elle a travaillé à la boutique sur les machines, pendant nombre d'années. Mais ce n'était pas seulement le travail à la machine, c'était le réveil des ouvrières. « Regardez donc qu'est-ce qu'on vous donne ! Regardez donc ce qu'on fait de vos vies ! Commencez à ouvrir les yeux ! ». Et elle a fait un travail merveilleux. Elle est allée aux Philippines aussi parce qu'ils faisaient toutes ces belles broderies sur ces belles chemises de nuit et tout ce tralala. Mais c'était fait, la plupart du temps, à la maison, et dans ces petites bicoques d'usine qui n'étaient pas très propres. Et elle a, elle aussi a essayé à organiser là-bas.

SB : Elle a été la seule... Elle était la seule vice-présidente sur un exécutif où il y avait que des hommes ... Elle a vraiment été une grande organisatrice.

Preneur de son : Scusez... [il actionne la claquette électronique]

LR : Ce sexisme... l'industrie de la robe, la majorité, sont des femmes. Mais Rose a été une personne d'abord, elle était une femme à la force du mot, et je pense que Dubinsky pensait qu'un bon jour il l'aurait... j'sais pas, ça c'est pas de mes maudites affaires. Alors on lui avait fait l'honneur d'une femme au bureau d'exécutifs qui représentait dans les boutiques la majorité des ouvriers... des ouvrières, qui étaient des femmes. Ça, c'était leur manière. Les

hommes [elle pointe d'un côté], les femmes [elle pointe de l'autre côté], demain ou après-demain. Et Rose quand elle est venue ici, Shane pouvait pas la sentir. Il était jaloux d'elle parce qu'elle avait une personnalité, vous savez, extraordinaire. Alors les femmes l'aimaient. Et puis même ça parlait pas français, ça leur était égal. Elle comprenait hein, les problèmes. Alors un beau jour Shane téléphone à Dubinsky et il lui dit : « Amène-la chez toi! Je peux pas la sentir ici. *She'll go or I'll go!* ». C'est elle qui partira ou ça sera moi. Dubinsky naturellement... Rose! Et quand elle est rentrée à New York... puis il voulait qu'elle soit encore au bureau là, elle a dit « Non, je rentre et je travaille dans les boutiques ». Puis elle est retournée à la machine. Mais, elle a toujours gardé ses intérêts pour le droit des femmes. Elle est allée au Danemark, quand il y avait des grandes réunions-là, pour le besoin que les femmes avaient, hein ? Et c'était une grande dame. Mais elle est morte vraiment trop jeune, mais épuisée.

SB : Quand on parlait de Rose Pesotta, Léa, j'ai retrouvé dans ...à la bibliothèque publique à New York, la correspondance de Rose et son journal, c'est très intéressant, mais il y a quelque chose qui est très émouvant et un peu triste dans son journal et je vais vous lire un extrait.

LR : Oui, oui.

SB : Ça revient assez souvent. C'est beaucoup sur la solitude d'une femme qui est organisatrice syndicale. Par exemple, elle dit dans son journal. Je vous en cite un extrait :

Lying in bed this morning I am trying to decide my fate. Why is it that I am always a loser in everything. My friends tax me with more strength than I possess in reality. Everyone will imagine that a person like myself is always happy always cheerful, has scores of friends and admirers. What more does a person need? Nobody knows how many cheerless sleepless nights I have been crying in my loneliness.

Et ça, tout à coup, ça m'a rappelé que derrière toutes les militantes syndicales, et surtout dans ces années-là, ça devait être difficile d'être une femme, d'être une femme militante.

LR : Parce que, quand elle est venue à Montréal, alors elle était à l'hôtel. Et puis il y avait des tailleurs, des membres qui auraient voulu la sortir. Mais il faut faire bien attention aussi. On a la responsabilité d'être une personne qui sait comment faire pour vivre. Sans ça, votre capacité comme organisatrice [elle ouvre les doigts pour signifier la disparition]. Alors elle... on n'a pas la chance, comme quand on voyage comme elle, organisatrice au large, comme ça. C'est une vie très difficile et surtout ici à Montréal. Quand elle a été là, elle ne parlait pas le français, Yvette et moi souvent on allait souvent au petit théâtre de vues qui venaient des films de France. Alors on se délassait. Mais pauvre Rose, elle ne pouvait pas. Puis ensuite, il lui fallait avoir des réunions à n'en plus finir avec Shane. Puis lui, il lui faisait la loi.

SB : Et vous, comment ...Vous vous êtes pas mariée ? Comment vous ... Au fond pour être militante, c'était très difficile dans ces années-là d'avoir une vie.

LR : Mais vous savez, moi j'ai été choyée. Si vous avez une famille... Pesotta n'avait pas de famille. Moi, j'ai été entourée, vraiment gâtée, faut le dire. Mais pour ma famille, fallait l'aider, Léa, après tout, elle n'avait cette vie d'aller jouer au bridge et puis tout ça ou je sais pas quoi. Alors je ne'ai pas connu ce genre de vie et ma famille m'a toujours, toujours... Quand j'arrivais le soir, après une réunion dans la... sur la table, il y avait un petit mot *I hope you are not too tired*, maman qui m'écrivait. Puis il y avait une assiette, lève l'autre assiette, puis il y avait toujours quelque chose de bon à grignoter et puis *Have a good night*. Alors, je ne pouvais pas m'ennuyer.

Et les lettres qu'on m'envoyait quand j'étais en Europe ou à Toronto. J'ai travaillé à Toronto, on a essayé d'organiser le Northern Electric. Ça, ça a été toute une histoire. Dans Trent, un petit patelin en dehors de Toronto. Mais j'avais une lettre à toutes les semaines. J'avais... Maman me téléphonait à longue distance, interurbain, puis elle me parlait: « Qu'est-ce que t'as besoin ? Veux-tu que je t'envoie quelque chose ? ». Alors ce n'était pas seulement les étrangers qui m'acceptaient. Bien, j'avais ma famille.

SB : Et auriez-vous été capable de faire toutes les choses que vous avez faites comme militante, si vous aviez été mariée et mère de famille ?

LR : Je ne sais pas; ça, je ne pourrais pas le dire parce que je n'ai pas eu cette expérience. Si j'avais travaillé dans une usine, oui, j'aurais été militante dans ma boutique où je travaille. Mais est-ce que j'aurais pu englober tout ça comme Rose et d'autres, comme d'autres comme Madeleine ? Mais elle aussi, elle était mariée, mais elle n'avait pas d'enfant. Et puis son mari et elle travaillaient ensemble. Ce n'est pas tout à fait la même chose. Rose, je ne sais pas sa vie qu'elle avait, comme femme, mais... mais la vie est dure pour ces femmes-là. Et dans le temps, ces femmes-là avaient accepté ça.